

L'envol

L'hiver s'est déjà installé dans le paysage urbain que j'observe depuis ma fenêtre. Je détourne la tête vers mon calendrier : Jeudi 27 Décembre, en plein milieu de la première semaine de vacances. Mauvais moment pour être malade. Pourtant c'est mon cas, moi, Inès, quinze ans, lycéenne standard et sans histoire habitant à Paris, j'ai un rhume. Alors, pour boucher les temps morts de mes journées qui se succèdent et qui se ressemblent, je me suis écrit une liste de choses à faire. Sur mon tableau à craies, grisé par l'utilisation assidue, je peux lire et relire :

- terminer un livre
- dessiner
- faire mes devoirs
- jouer sur mon téléphone
- regarder la télévision
- m'ennuyer

Des choses, répétées, monotones, assommantes. Des « rebouches temps », comme je les appelle. Des activités que je fais, refais et abandonne depuis plusieurs jours de légère fièvre. Emmitouflée dans mon écharpe de laine et mon gilet à double épaisseur, je réfléchis, me casse la tête en milliers de morceaux afin de découvrir, enfouie dans mon esprit, une nouvelle idée d'occupation. Je cherche, je creuse, en vain, observée mystérieusement par mon chat noir et blanc. J'attrape alors vivement mon téléphone portable et l'allume. La forte luminosité de l'écran d'accueil m'aveugle. Je clique sur le moteur de recherche et pianote sur l'écran tactile pour créer ma recherche : Que faire lorsque l'on s'ennuie ?

Je défile la page numérique, découvre des sites, les quitte, et reprends cette boucle. La plupart des listes que je découvre me proposent des activités artistiques, du dessin... Mais je ne veux en aucun cas reprendre ce passe-temps qui m'a déjà accompagné durant trois jours. Soudain, alors que j'allais éteindre mon téléphone, je tombe sur un site dégageant une atmosphère intéressante. Ne me demandez pas pourquoi, mais je le

sens bien ce site. Je lis, calmement, avec intérêt et impatience, la longue colonne d'idées, semblant interminable. Et lorsque je croise ces quelques mots, qui me réchauffent le cœur, je suis comblée, comblée d'une réponse sur ma détresse d'ennui. Au milieu de centaines d'autres mots, j'ai découvert ma nouvelle occupation, au-delà du rétablissement de mon état de santé. J'observe avec attention mon bureau mal rangé. Je quitte mon téléphone, et rejoins rapidement mon lieu de travail recouvert de cahiers, de feuilles et de stylos de toutes couleurs. J'ouvre vivement le premier de mes tiroirs, le referme et ouvre le second. Je fouille, soulève les papiers encombrants et trouve un carnet à couverture noire, lisse. Je le feuillette, il possède de grands carreaux à lignes fines, noires et vides. Dans un élan, avec un grand désordre, j'empile mes feuilles et mes cahiers du Lycée. Je pose, délicatement, ouvert à la page initiale, ce fabuleux carnet de feuilles beiges. Je l'observe, sans vouloir le toucher, sans vouloir l'abîmer, sans vouloir tracer un seul trait inapproprié sur ses pages. De longues minutes s'écoulent, telles une rivière sans courant. Mon petit félin de compagnie, me fixe de ses deux yeux de billes, d'un vert taché de brun. Dans ma trousse, posée sur le bois noueux de mon bureau, je saisis un stylo noir. Je me décide enfin à me poser sur ma chaise aux pieds de bois clair, à l'assise confortable recouverte de tissu en patchwork. J'observe une dernière fois mon carnet aux multiples pages, encore uniquement remplies de lignes verticales et horizontales. La mine de mon stylo virevolte dans l'air calme et douillet de ma chambre. Quelques mots. J'écris. Il est alors dix-sept heures passées de trois minutes. Mon horloge est pourtant juste au-dessus de moi, mais je ne vois pas le temps passer, comme hypnotisée par ma feuille. Je la remplis rapidement, ou non, je ne sais pas. Mais les lettres, les syllabes, les phrases et les paragraphes arrivent, fusent, comme des avions de chasse passant dans le ciel nuageux.

Je relève enfin ma tête, je suis épuisée, telle une remontée depuis les abysses. Ma pendule, je ne la reconnais plus, dix-neuf heures et cinquante-cinq minutes !

Moi, Inès, je quitte ma chaise colorée pour me mettre debout, les jambes engourdis.

Le paysage, par la fenêtre quadrillée, est plus sombre, la nuit noire s'est installée, le soleil s'est endormi.

– À table Inès ! Crie alors ma mère depuis la cuisine.

Les mots raisonnent dans mon esprit, je ne reconnais plus le monde qui m'entoure.

Je ne tarde pas, ne laissant pas attendre mes parents. Mon père, déjà attablé, me regarde avec un grand sourire avant de me demander :

– Tu es toujours aussi malade ?

– Ça va un peu mieux.

Je sais qu'il s'inquiète quand mes frères ou moi nous sommes malades.

Ma mère, tout en discutant des actualités avec mon père, nous sert une assiette de pâtes carbonara que je déguste en observant du coin de l'œil, la télévision diffusant le journal du soir.

Le silence se fait durant quelques instants et je profite de cette opportunité.

– Au fait ! J'écris un roman !

Mes deux petits frères me regardent l'air interloqué et me rétorquent que je suis trop jeune pour cela.

Mes parents, eux, m'observent avec un agréable sourire avant de s'exclamer en chœur :

– C'est génial !

Leur réaction, je ne la comprends pas très bien. A tout le monde, mon projet aurait fait peur, mais pas à eux. Il faudrait que je leur demande pourquoi, seulement, je ne sais pas comment.

Plus tard, alors que mon chat ne bouge pas du radiateur présent sous ma fenêtre, je me ré-installe à mon bureau et relis ce que j'avais écrit sur mon petit carnet.

Cela me plaît. Je continuerai mon roman, quoiqu'il arrive.

Deux ans et demi plus tard...

Je viens d'avoir dix-huit ans.

Mes personnages me suivent, tout au long de la journée, à travers ma maison et la rue. Je les aime tellement que je ne pourrais passer un jour sans penser à eux, sans leur parler. Comment expliquer cela à mes parents, à mes amis. Personne, à part mes inventions et moi, ne comprend notre lien. Ce roman, je l'ai terminé, il est là, sur

l'étagère de ma nouvelle bibliothèque, trônant fièrement aux côtés de livres que j'ai aimés. Et aujourd'hui, je crois que désormais, mon but est de lui faire honneur, de le faire vivre. J'ai continué avec sérieux mes études, je suis désormais en terminale. Ma chambre n'a pas changé, les murs sont toujours aussi blancs, ma chaise, autant colorée, seule une bibliothèque crème est désormais présente aux côtés de ma commode grise.

Mon chat noir et blanc aime, sans s'en lasser, la vue depuis ma fenêtre quadrillée. Ma passion s'est installée et elle ne me quittera sûrement jamais.

Je ne me fatiguerai pas d'observer ce livre qui m'a pris plusieurs longs mois de travail. Il n'est pas ordinaire, de magnifiques dessins le couvrent, ceux que j'ai choisis. Auprès de lui, j'ai oublié de le dire, se trouve un cadre blanc, aussi blanc que mon papier peint, aussi blanc que la neige. Dans ce simple cadre, une simple feuille, mais qui a pour moi l'importance d'un tas d'or. Une feuille, blanche, un texte imprimé dessus, une signature. Peu de chose en soi mais tant de choses pour moi. Mon contrat, mon contrat d'édition, celui qui fit prendre vie à mon livre bien-aimé qui partage mes jours, mes nuits et mes rêves. Cette feuille que je ne quitterai jamais, celle que j'emporterai dans toutes mes maisons, dans tous mes appartements. Cela fait plus d'un an que j'ai été repérée par une maison d'édition et cela fait donc plus d'un an que mon rêve s'est réalisé. Un grand rêve auquel je ne pensais pouvoir donner vie avant plusieurs années. J'envisage une suite à mon histoire fantastique, l'imagination déborde depuis plusieurs semaines dans mon esprit et mon éditeur a approuvé mes premières idées.

J'observe vaguement le paysage depuis ma fenêtre, il fait beau, le soleil brille toujours de mille feux et le printemps est agréable. Je reconnais que c'est dur d'écrire et de poursuivre ses études en même temps, surtout l'année du baccalauréat. Mais j'ai eu la chance de commencer ma carrière d'écrivaine, et j'en profite au maximum tout en travaillant au lycée sérieusement. Je ne décevrai personne, enfin je l'espère. Les seules personnes qui m'encouragent sans cesse ce sont mes créations, ces personnages que j'ai conçus du nom jusqu'aux vêtements. Ce sont elles qui me font voguer sur les nuages de mes rêves, qui me donnent mes idées. Une nouvelle fois, j'observe mon cahier, ce nouveau cahier, plus grand que le précédent, que j'ai demandé pour mon anniversaire. C'est celui-là que je vais remplir avec la suite de mon histoire, une histoire

qui vivra en moi pour toujours. L'air dans ma chambre claire est agréable, il m'attire dans l'ambiance du désert. Ce désert, imaginaire, qui accompagne mes personnages dans leurs multiples aventures.

Je ferme les yeux, je me plonge dans leur monde, je rêve. Devant mes dizaines de fabuleuses créations, je reste de marbre, immobile, les regardant les unes après les autres, toutes autant, dans les yeux. Elles me parlent et m'offrent leur fierté. Que ferais-je sans elles ? Où irais-je ? Personne ne peut donner de réponse à cela, même pas elles, même pas moi. Et voilà que sans m'en rendre compte je rédige sur ma feuille vierge, des mots, des phrases, des paragraphes entiers. Il s'avère alors que les heures passent, sans que je m'en rende compte. Je me suis promis une chose, à moi mais aussi aux personnages de mon roman : pendant les vacances de Noël, j'écrirai dix chapitres !

Un objectif que je trouve ambitieux lorsque je tourne les pages de mon agenda : quatre contrôles, deux devoirs maison de deux pages et une montagne d'exercices d'anglais, de littérature et d'histoire !

Mais j'y arriverai, je le sais. Étant matinale, je n'hésiterai pas à me lever aux aurores pour rédiger mon histoire. Un jour je le conçois, il faudra que je mette un point final à toute cette histoire, mais j'essaie de ne pas y penser, car je ne sais pas comment je pourrais arrêter d'imaginer les aventures de mes personnages.

Après le bac, je déménage dans un petit studio appartenant à mes parents. J'ai besoin de me construire, de voler de mes propres ailes. Je ne m'éloigne pas trop de ma famille, je reste dans le même arrondissement de Paris, à quelques kilomètres seulement de la maison de mes parents. Avec mes deux frères, qui sont jumeaux, je suis déjà en mesure de dire que mes ascendants ne vont pas s'ennuyer, tant ils se chamaillent. Pour pouvoir partir tranquillement, il faut que je trie mes affaires, notamment mes affaires scolaires des années précédentes. J'entends alors ma mère monter les escaliers. Elle toque à ma porte puis l'entrouvre tout en me disant :

– Tiens Inès, commence à faire le tri ce soir.

J'attrape alors les deux cartons qu'elle m'a apportés et je les pose sur le parquet en chevrons de ma chambre. J'approche de mon bureau et ouvre le troisième tiroir qui abrite mes cahiers et classeurs de ma classe de première. Je commence à le vider et

lorsque je sors mon ancien classeur de français, une feuille tombe accidentellement. Alors, je la ramasse et commence à la lire machinalement. Elle me rappelle alors des souvenirs. C'est un texte de Joseph Delteil. Un passage du Sacré corps.

Je me souviens, je n'avais pas compris cette phrase : « écrire, comme l'oiseau fait son nid ». Je la relis plusieurs fois avec attention. Elle semble prendre vie en moi, et je pense la comprendre. Oui, oui ça y est, j'ai enfin tout compris, oui, elle résonne en moi comme une évidence, comme une certitude, vraiment. Pour moi, écrire est devenu une nécessité, une habitude vitale à faire régulièrement. Cependant je n'essaie pas de m'en libérer, elle est en moi et je l'accueille avec plaisir. Les oiseaux fabriquent leur nid sans difficulté, et c'est pour eux une nécessité. J'observe encore longuement la feuille sans la relire précisément. C'est un bruit que j'ai pourtant l'habitude d'entendre qui m'éveille soudain. La pendule de ma chambre, dont le bruit, répétitif, a du mal à être oublié, mêlé au chant des oiseaux posés sur le fil électrique près de ma fenêtre.

Pour ne pas prendre de retard sur mon rangement ainsi que pour ne pas décevoir ma mère sur ma tâche du jour, je dépose délicatement l'extrait du Sacré corps sur le reste de mes cahiers se trouvant dans le petit carton. Je termine de vider le tiroir de mon bureau puis passe aux autres.

Ma chambre, il va falloir que je la vide entièrement, des meubles que j'emporterai dans mon futur appartement, aux affaires diverses et variées. Certaines iront dans le petit garage de la maison de mes parents. Il faut dire que ma pièce de vie personnelle sera vide pendant un petit moment, mais sera très rapidement occupée par l'un de mes frères qui y installera ses meubles, jouets et vêtements. Après plusieurs heures de rangement, et une dizaine d'allers-retours dans le garage pour y déposer et y reprendre des cartons, je termine enfin de vider mes affaires des meubles. Ne restent plus que mon tapis, mon lit, ma commode, mon bureau et mon armoire pour rendre vivante cette chambre, la mienne, qui ne le sera plus dans quelques jours.

Ce jour, il finit par arriver, un samedi. L'atmosphère était brumeuse, des nuages sombres couvraient le ciel bleuté. Dans quelques semaines, je passerai mon examen, mais aujourd'hui, il ne faut pas y penser. Je dois faire vite pour trouver une place à toutes mes affaires.

Lorsque mes meubles sont livrés dans mon futur nid, je commence à me rendre compte du travail d'organisation qui m'attend, un travail interminable.

Comme il faut bien débiter par quelque chose, j'installe en tout premier, sur l'étagère, le cadre contenant mon contrat et, auprès de lui, mon roman.

Une fois la nuit tombée, je rentre chez mes parents et je m'assois sur mon lit à la couverture grise. J'admire le ciel à travers ma fenêtre quadrillée. Épuisée, je ne tarde pas à m'allonger, les bras croisés sous ma nuque. Je rêve. Je replonge dans leur monde, le monde de mes personnages. Sans m'en rendre compte, une nouvelle fois, le temps passe vite.

M'imaginant être l'un d'entre eux, je partage des moments auprès de mes créations. L'un d'eux me parle alors, tandis que je me trouve, dans mon rêve, dans une oasis à la végétation luxuriante. Le visage doux et chaleureux, la bouche légèrement entrouverte, Imün, guerrier du désert, me dit alors :

– Crée-nous une histoire, encore une, Inès... Nous voulons encore vivre... et te voir...

– Je te le promets, à toi et aux autres...

Imün, traça sur mon visage deux traits blancs, signes de sagesse et fierté dans mon univers. Il me prit dans ses bras mais mon rêve s'arrêta.

Lorsque je me relève, je me précipite à mon bureau, griffonne quelques idées sur des post-it de couleurs. Dans un élan d'imagination, j'ouvre mon carnet bleuté et j'écris. J'écris durant des minutes, des heures, des moments interminables mais beaux.

Les semaines passent, le ciel bleuté annonce les jours d'été qui approchent à grands pas. Qui dit nouvelle saison, dit bac.

Il me semble que je ne suis pas prête. Pourtant le grand jour arrive, les épreuves écrites. Mon but est de réussir. Comme tout le monde mais avec un vrai objectif derrière mes notes : celui d'être admise au CFA édition de Paris.

Si je ne suis pas admise, le monde s'écroulera pour moi. En étudiant l'édition, je pourrai avancer dans mon futur métier, écrivaine.

Le stress commence à monter en moi, lorsque je me réveille, lundi 17 juin 2019. Aujourd'hui je dois assurer l'épreuve écrite de littérature.

– Imün et les autres...pensez fort à moi, s'il vous plaît, dis-je en fermant mon sac à dos.

Il ne reste plus qu'à attraper ma bouteille d'eau dans le frigo et à me diriger vers mon lycée du treizième arrondissement.

Sur le trajet, durant seulement sept minutes, je me remémore le matériel qui m'est nécessaire. Je crois que j'ai tout, je hâte le pas.

Quelques semaines plus tard, je me rends à nouveau à mon établissement scolaire avec ma mère pour y connaître mes résultats. J'espère ne pas être déçue.

Devant la grille, un attroupement d'élèves et de parents attend que les surveillants ouvrent. Le ciel est bleu, aucun nuage ne masque l'horizon. Un vent léger se lève, et caresse mes cheveux bruns. Finalement les portes s'ouvrent.

J'attrape fermement la main de ma mère et zigzague entre mes camarades, les adultes et les professeurs pour me frayer un chemin jusqu'aux panneaux d'affichage des résultats. L'angoisse s'envole, le sourire me revient. Avec une moyenne de 15,7 j'obtiens la mention bien !

– Bravo Inès ! Je suis fière de toi ma chérie ! Me dit ma mère en me prenant dans ses bras.

– Avec ces notes et cette mention, je vais peut-être réussir à intégrer le CFA de Paris.

– J'en suis sûre, ne t'inquiète pas, tu as toutes tes chances.

C'est sur ces quelques mots que je rentre à la maison. Dès que je pousse la porte de bois, mes deux frères me sautent dessus, je suis très heureuse de les revoir.

Le dîner se déroule merveilleusement bien. Il ne me reste plus qu'à profiter du début des grandes vacances et attendre la réponse de l'école d'édition parisienne.

Je prends quelques jours pour moi, rien que pour moi. Bien sûr, je ne peux en aucun cas passer une journée sans penser à eux, à mes personnages du désert. J'écris, et la sérénité de la fin des examens m'emporte. Quelques chapitres plus tard, une lettre.

Le stress reprend. Je ne suis plus sûre.

Je commence à ouvrir tranquillement l'enveloppe. Mais je trépigne d'impatience alors je la déchire horizontalement. Je déplie la lettre, lis en diagonale le début, qui ne m'intéresse absolument pas. Sur les dernières lignes, je reprends une lecture attentive.

Non admise.

Ça y est... que vais-je faire ? En ne croyant pas ce que je viens de découvrir, je ferme les yeux, m'assois et appuie ma tête contre le mur aussi blanc que la feuille et attends. Je rouvre les yeux calmement, mais la réponse ne change pas, à mon plus grand regret. Mon chemin est tracé par ces deux mots. Je ne veux pas y croire, mais il le faut. Je me relève. Ma mère est déçue de la réponse, mais sait que j'ai fait de mon mieux. La vie commence, je dois me consacrer à l'écriture, sans plan B.

L'oiseau continue de fabriquer son nid... et ne le terminera peut-être jamais, pour son plus grand bonheur...